



**HISTOIRE DE**

**Auguste Lecanu**

# **SATAN**

*sa chute, son culte, ses manifestations, ses oeuvres,  
la guerre qu'il fait à Dieu et aux hommes*

# TABLE DES MATIÈRES

Histoire de Satan

## INTRODUCTION

§ Ier — Les possessions

§ II — La Magie, son inanité

§ III — L'Extase satanique

§ IV — Les Oracles

§ V — Le Magnétisme

CHAPITRE PREMIER : FONDATION DU RÈGNE DE SATAN

CHAPITRE II : ORIGINE DE LA GOÉTIE, OU MAGIE NATURELLE

CHAPITRE III : ORIGINES DE LA THÉURGIE, OU MAGIE SURNATURELLE, DITE AUSSI MAGIE NOIRE

CHAPITRE IV : IDOLÂTRIE — PROGRÈS DE LA MAGIE — DIVINATION

CHAPITRE V : ORIGINE ET PROGRÈS DES MYSTÈRES — SOCIÉTÉS SÉCRÈTES

CHAPITRE VI : LE RÉGNÉ DE SATAN

CHAPITRE VII : LA MAGIE JUDAÏQUE

CHAPITRE VIII : ÉTAT RELIGIEUX ET MORAL DE L'UNIVERS AU TEMPS DE L'ÉTABLISSEMENT DU CHRISTIANISME

CHAPITRE IX : COUP D'ŒIL SUR LE CULTE ACTUEL RENDU À SATAN DANS LES PAYS NON CHRÉTIENS

CHAPITRE X : ANTICHRISTIANISME

§ I — La gnose proprement dite

§ II — Ophitisme et manichéisme

CHAPITRE XI : CONTINUATION DU CULTES DE SATAN AU SEIN DU CHRISTIANISME — SCHISME ET HÉRÉSIES

CHAPITRE XII : OCCIDENT — LÉGENDES DÉMONIAQUES — VAINES CROYANCES — ŒUVRES SATANIQUES

CHAPITRE XIII : ONZIÈME ET DOUZIÈME SIÈCLES — LE RÉGNÉ DE SATAN SUR LÈS INTELLIGENCES

CHAPITRE XIV : DOUZIÈME ET TREIZIÈME SIÈCLES — RÉSURRECTION DU GNOTICISME — LE CULTES DIRECT DE SATAN

§ Ier — Manichéisme

§ II — Vaudois — Pastoureaux — Illuminés

§ III—Sabbats

§ IV — Le Loup-garou

§ V — Archéologie magique

§ VI — La reine Pédauque — Les cagots

CHAPITRE XV : QUATORZIÈME ET QUINZIÈME SIÈCLES

§ Ier — Envoûtements — Empoisonnements publics

§ II — Invocation du démon — Nouvelle vaudoisie

§ III— Pratiques spéciales de magie

CHAPITRE XVI : SUITE DE L'HISTOIRE DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE, ET HISTOIRE DU XVI<sup>e</sup>

§ Ier — Astrologie

§ II — Invasions d'Italie — Présages et prédictions

§ III— Superstitions et vaines croyances

CHAPITRE XVII

§ Ier — Associations, affiliations et sectes sataniques

§ II — Jurisprudence ecclésiastique en matière de sorcellerie

§ III — Préjugés en matière de sorcellerie

§ IV — La guerre aux sorciers

## CHAPITRE XVIII : POSSESSIONS DÉMONIAQUES

§ Ier — Possessions involontaires par contagion

§ II — Possessions provenant du charme magique

§ III— Possessions par imprégnation volontaire —  
Fanatisme des Cévennes — Saint-Médard

## CHAPITRE XIX : XVIIIe SIÈCLE

## CHAPITRE XX: XIXe SIÈCLE

## NOTES

Note A

Note B

Note C

Note D — Les Miroirs magiques de M. Dupotet

Note E

Note F

## INTRODUCTION

En fait de croyances, il faut revenir à celles du XV<sup>e</sup> siècle : nous posons cet aphorisme dès l'abord, afin que ceux qui ne s'y sentiraient pas disposés, ne perdent pas leur temps à nous lire.

Et peut-être quelques lecteurs auraient-ils la faiblesse de se laisser convaincre aux preuves qui résulteront de nos récits, ce qu'ils pourraient envisager d'avance comme un malheur.

Les choses humaines sont régies par deux puissances surhumaines : le Verbe divin et Satan.

Le Verbe divin, puissance créatrice, lumière créée qui illumine tout homme venant en ce monde ; principe du bien, du beau et du vrai.

Satan, prince du mal, des ténèbres et de la destruction.

Il ne faut pas les mettre sur la même ligne, car le Verbe est Dieu, et Satan n'est qu'un ange ; mais l'homme ayant donné la préférence à Satan, l'influence de celui-ci serait devenue prédominante, si le Verbe ne s'était fait homme, pour relever la nature humaine de sa dégradation.

En naissant parmi les hommes, IL choisit le nom de Jésus, et ce nom exprime son œuvre en ce monde : Jésus veut dire Sauveur.

La Mère qu'il s'était prédestinée, qu'il avait prévenue de ses dons, ornée d'une sainteté exceptionnelle, sut répondre à cet honneur insigne par sa fidélité, un concours spontané, et devint une troisième puissance, d'un ordre également à

part : puissance de médiation entre le ciel et la terre, d'intercession auprès de Jésus, de protection contre Satan.

Nous avons exposé le second terme de cette trilogie dans *l'Histoire de la Vierge-Mère* ; nous donnons aujourd'hui le troisième dans *l'Histoire de Satan*.

Satan est l'ange révolté contre Dieu; et pour nous ce mot n'est pas un nom propre, il désigne toute la milice infernale.

La tradition de la déchéance de l'ange est la plus universelle et la plus ancienne qui ait jamais eu cours parmi les hommes ; si ancienne, qu'on la trouve au berceau du monde, et si universelle, qu'il n'est aucun point de l'espace ni du temps où il soit possible de signaler son absence.

La déchéance de l'ange est un des dogmes les plus en évidence : toute religion et toute philosophie gravitent à l'entour.

Si on excepte la philosophie panthéiste, qui en est la négation. Mais nier un phénomène n'est pas l'expliquer, et nier l'histoire, n'est pas la supprimer.

Que le panthéiste, dans le but d'effacer la notion du mal moral, affirme que le mal physique n'existe pas lui-même; que la volupté et la douleur sont deux sensations similaires, pareilles, indifférentes dans le même individu, qui est Dieu ; l'assassin et l'assassiné, le voleur et le volé, un seul et même être divin sous deux modifications parallèles ; le vice et la vertu, un seul et même terme légèrement modifié pour exprimer une même chose regardée de droite ou de gauche, mais de soi excellente, puisqu'elle est divine ; que je suis dieu et qu'il est dieu aussi, le même dieu que moi ; que s'il me soufflette ou si je le soufflette, ce sera une action de dieu envers dieu, il rira le premier d'une doctrine si étrange.

Cela se dit, cela s'écrit, cela s'imprime ; mais cela ne se pense pas, et ne saurait se réduire en pratique. Il est

beaucoup de péchés que le panthéiste le plus entité, celui qui nie le péché, ne verra jamais de sang-froid.

L'introduction du mal physique et du mal moral dans l'univers par l'intermédiaire de l'ange déchu, est un corollaire aussi universel et aussi ancien que le souvenir de la déchéance même et qui en a été déduit ; ou plutôt ce sont deux croyances parallèles et simultanées.

Celle-ci est le fond des mythologies grecque et romaine, égyptienne, hindoue et persane, de celles des régions glacées du Nord, des zones brûlantes de l'Afrique, des îles océaniques et des steppes sauvages de l'Amérique ; le fond de toute religion, puisque toute religion, dès l'origine du monde et depuis, se compose d'expiations, de prières et de sacrifices : proclamant ainsi que les maux physiques ne sont pas de nécessité, puisque l'homme peut les conjurer par un secours surnaturel, et que le mal moral est un accessoire étranger, puisqu'il peut s'en préserver ou s'en purifier.

Mais l'ange déchu est-il simplement un être de raison ? La raison éclairée au flambeau de la philosophie peut-elle le considérer comme une réalité ? Elle le peut.

Et d'abord en sa qualité d'ange : si nous étudions l'existence à ses divers degrés, depuis l'être matériel et brut jusqu'à l'homme, dans lequel l'intelligence s'unit à la matière organisée, nous comprendrons aisément que la chaîne, pour être complète jusqu'à Dieu, a besoin de quelques anneaux de plus. Pourquoi l'intervalle ne serait-il pas comblé par des hiérarchies de pures intelligences, dont la moindre serait voisine de l'homme et la plus élevée voisine de Dieu; sauf la distance incommensurable du fini à l'infini, mais avec le rapprochement de la créature au créateur, du serviteur au maître ?

Si cet aperçu ne forme pas une démonstration *a priori*, du moins il satisfait la raison ; l'ensemble des phénomènes du monde créé vient le démontrer *a posteriori*, et la foi le complète en ajoutant que les hiérarchies célestes se classent par trois fois trois degrés.

L'existence des natures angéliques une fois admise, l'introduction accidentelle du mal physique et du mal moral s'explique aisément. En effet, l'individualité, c'est-à-dire la séparation d'un être d'avec tout ce qui n'est pas lui, séparation qui constitue le moi, implique la liberté dans l'être pensant et voulant ; or la liberté est la faculté de choisir entre des actes dissemblables ou opposés. Mais il suffit d'un seul mauvais choix, pour que le désordre soit introduit; le désordre, s'il a été spontanément choisi, s'appelle le péché ; le péché rend la punition nécessaire ; si la punition est suivie de révolte, au lieu d'être accompagnée de pénitence, le péché et le désordre se perpétuent. Voilà ce que la raison peut apercevoir et comprendre.

Or la foi et les traditions du genre humain nous enseignent que l'ange, après avoir été créé de la sorte dans la plénitude de la liberté, choisit spontanément le désordre, s'endurcit dans le mal, se révolta, et fut banni du séjour divin : non tous les anges, mais une partie.

Ceux qui sortirent victorieux de cette première épreuve de leur liberté, furent confirmés dans le bien, et jouissent avec Dieu d'un bonheur d'autant plus doux qu'il est leur conquête, l'ayant acquis au prix d'un danger.

Ceux, au contraire, qui s'étaient fait les ennemis de Dieu, influencèrent l'homme dans le sens de leur perversité et de leur révolte. L'homme se laissa séduire, et consentit, dans le vain espoir de se grandir, à un essai qui altéra les conditions de sa nature, et l'asservit aux lois de la mort et du péché.

Le récit de cet événement est évidemment tronqué dans la Genèse, ou caché sous le voile de l'allégorie ; mais trois points en ressortent avec une clarté parfaite : 1 ° l'homme accomplit un acte de foi envers Satan et accepta sa tutelle ; 2 ° un acte de renoncement et de désobéissance formelle à son créateur ; 3 il se trouva transformé, ou physiquement ou moralement, soit par l'effet de l'acte qu'il venait d'accomplir, soit par une punition divine, en un état qu'il ne connaissait pas auparavant, et qui provoqua pour premier mouvement sa surprise et sa honte.

L'excitation à la révolte partit de celui-là même qui le premier était sorti de l'ordre ; cette conséquence est dans la logique des faits. Il n'y a aucune raison de nier les rapports qui peuvent exister entre les purs esprits et les esprits incarnés. Si l'homme exerce une action sur les différents règnes qui lui sont inférieurs dans cet univers visible, pourquoi serait-il soustrait à l'influence des êtres que leur nature élève au-dessus de la sienne ?

En introduisant au sein de la création terrestre le mal individualisé dans sa personne, Satan prit pied dans l'humanité; et quand nous disons Satan, qu'on ne l'oublie pas, ce terme désigne la classe entière des esprits rebelles aussi bien que le chef de leur rébellion. En effet, l'Écriture insinue que cette multitude d'anges déchus se partage en catégories sous le gouvernement d'un seul chef : et tel est le règne du mal, en toutes choses opposé au règne du bien. L'intervention perpétuelle de Satan, dans les événements généraux et particuliers de ce monde, imprime la marche ou la déviation à presque toutes les choses humaines.

Chacun s'aperçoit que l'histoire est à refaire depuis le premier chapitre : c'est que les historiens ont toujours trop négligé cet élément important.

Satan est une puissance ostensible et fugace, vantarde et railleuse, redoutable et sans consistance, cruelle et

insaisissable. Satan se déguise, pour séduire ; promet, pour tromper; se dissimule, pour égarer ; s'arme de fureur, pour torturer sa proie.

Avec le perfide, il y a toujours un côté pour l'affirmation, un côté pour la négation, et il fait son profit de l'une comme de l'autre.

Dans l'ordre de la Providence, Satan est le feu dont se sert le souverain Maître pour éprouver, purifier, consumer, détruire, renouveler, produire l'agitation au moyen de laquelle il mène lui-même le monde à ses destinées. Élément terrible dont la nature est de détruire, mais dont une main habile sait modérer, diriger, utiliser la puissance.

C'est ainsi, sous ce rapport et dans cette limite, que l'Évangile appelle Satan le prince de ce monde. Mais ce prince ennemi, dans l'exercice même de sa haine, est encore le serviteur de Dieu ; il ne peut se soustraire à une telle condition.

Par rapport à l'homme, Satan est toujours le tentateur qui lui dit : *Mange de ce fruit, tu seras heureux et tu ne mourras pas.*

Ne pouvant suivre l'astucieux serpent dans toutes ses voies, multiples, sinueuses et cachées, nous le signalerons au moins, lorsqu'il se découvrira. Nous montrerons sa présence, toutes les fois que nous apercevrons son action immédiate et directe, et il faudra bien que ceux qui s'obstinent à le nier le voient à pleins yeux.

Tel est le cadre restreint dans lequel nous circonscrivons ce travail, et nous entrons de plain-pied dans notre sujet.

## **§ 1<sup>er</sup> — Les possessions**

Il est de mode de supprimer Satan dans l'histoire des possessions, en les rangeant dans la classe des maladies mentales, des affections spasmodiques et des jongleries. Ce n'est pas que les exemples de jonglerie ne soient nombreux, et que les possessions ne se rattachent par beaucoup de points aux maladies naturelles; mais dans les possessions véritables, il se révèle un grand nombre de phénomènes que la nature ni l'artifice ne sauraient produire, qu'il ne sert à rien de dissimuler, puisque ce n'est pas les supprimer, et dont il faut, par conséquent, tenir compte.

Déjà, dès le onzième siècle, Psellus se plaignait que les médecins négligeaient beaucoup trop le côté extranaturel, pour tout rapporter à un naturalisme impossible. Il dénonçait avec courage ce matérialisme insensé et funeste.

Tel n'avait pas été cependant l'enseignement des anciens : Aëtius, Alexandre de Tralle, Cœlius-Aurelius, Gallien, Aristote avaient averti leurs successeurs qu'il se trouve souvent dans les maladies connues alors sous le nom de sacrées, telles que l'éphialte<sup>{1}</sup>, l'épilepsie, l'hystérie, l'hypocondrie, les affections spasmodiques, particulièrement celles qui sont périodiques, et en général les maladies mentales, un caractère divin qu'il faut soigneusement observer, parce qu'il n'est pas au pouvoir du médecin d'y apporter remède. Ils avaient même indiqué des moyens curatifs purement moraux ou religieux, pour ceux des malades qu'ils appelaient lunatiques, nympholeptiques et touchés des dieux, parce que, n'ayant aucune idée de l'action satanique, et ne pouvant s'empêcher d'y reconnaître une puissance extranaturelle, ils la croyaient divine.

Leurs successeurs ont cru mieux faire de supprimer cette puissance, parce qu'en effet ils arrêtent quelquefois ses manifestations en guérissant la maladie qui lui servait de moyen, de bases d'opérations, pour ainsi dire ; car Satan,

comme nous allons le voir, en l'absence d'un ordre formel de Dieu, a besoin, pour agir, d'une prédisposition physique dans le sujet qu'il veut tourmenter. Mais, en matérialisant la médecine, les médecins, au lieu de nier ce qui est au-delà de la nature matérielle, auraient mieux fait de prévenir qu'ils ne s'en occupaient pas.

Des théologiens catholiques ont accepté ce faux système par amour de la paix ; mais, en concédant aux ennemis du merveilleux surnaturel que les possessions du démon pourraient bien être des maladies purement naturelles, ils sont allés trop loin, puisqu'ils ont posé le pied sur l'Évangile.

Christian Gruner, un des premiers, a essayé de ramener à un naturalisme pur les possessions dont il est fait mention dans l'Évangile. Grotius, Jahn, Semler, Rosenmuller, Wegscheider et beaucoup d'autres écrivains, allemands principalement, ont suivi ses traces. À les en croire, le Sauveur et ses disciples, pour mieux se faire comprendre, auraient parlé le langage de tout le monde à l'occasion des prétendus démons, comme Josué, lorsqu'il commanda au soleil de s'arrêter; ils ajoutent que l'Écriture employant plus d'une fois le nom d'esprits, lorsqu'il s'agit de maladies ordinaires et même des talents et des passions des hommes elle a bien pu employer celui de démons, lorsqu'il s'agit de maladies extraordinaires.

Mais il y a contre ce système deux objections capitales : la première se tire du VIII<sup>e</sup> chapitre de l'évangile de saint Matthieu, relatif aux porcs des Geraséniens, qui allèrent se précipiter en foule dans la mer, lorsque le Seigneur eut permis aux démons de les posséder ; la seconde, de l'usage perpétuel de l'Église, qui a toujours employé des formules impératives à l'adresse du démon, dans les cas de possession, et non des formules dépréciatives à l'adresse de Dieu, et mieux encore des exorcismes pour chasser les

démons des lieux et des maisons infestés par les esprits ; ici, il ne saurait y avoir suspicion de maladie.

Sans doute, avant d'autoriser les conjurations et les exorcismes, l'Église recommande à ses ministres d'user d'un grand discernement et de prendre les plus grandes précautions, pour n'être pas trompés par des manœuvres artificieuses, par de vaines apparences, et ne pas confondre des maladies naturelles avec des vexations extranaturelles; mais cette recommandation même comporte un enseignement quasi doctrinal; car, si tout était toujours naturalisme, illusion ou mensonge, il n'y aurait pas de précautions à prendre, il faudrait s'abstenir.

Oui, la chorée est une maladie purement naturelle, parfois épidémique, et l'art du médecin peut la guérir. Mais, lorsqu'elle est accompagnée de la pénétration claire et subite de la pensée d'autrui, de la vue à distance et au-delà des obstacles, d'une notion précise d'événements auxquels le malade est de tout point étranger, de l'intelligence de langues qu'il n'a jamais apprises y tout cela est-il pareillement naturel et maladif ?

Oui, le pica est une maladie naturelle, et, dans cette dépravation du goût, le malade s'ingère dans l'estomac une multitude de substances qui ne sont point alimentaires, telles que des pierres, des tessons, des fragments de verre, du crin, de la cire, des insectes ; mais lorsqu'il en rend par la bouche de plus grandes quantités que ses intestins ne sembleraient pouvoir en contenir, qu'il est démontré qu'il n'a pu se les procurer nulle part, et ainsi ne les a point ingérés lui-même, lorsqu'à ce phénomène se joint le blasphème, la haine furieuse de Dieu dans un homme ordinairement religieux, l'intelligence des langues ou de la pensée d'autrui, est-ce encore naturel?

Oui, l'homme peut acquérir par l'exercice une souplesse et une agilité merveilleuses ; les saltimbanques, les

bateleurs, les jongleurs en sont la preuve ; mais grimper aux murs, courir sur les toits, se ployer en cerceau de telle sorte que le front aille retrouver la plante des pieds en arrière, se battre la poitrine et le dos avec la tête cinquante ou soixante fois à la minute, acquérir et perdre à commandement la faculté d'entendre le grec, le latin, l'hébreu, et lorsque ce sont de pauvres religieuses, bien pieuses et modestes, élevées dans de tout autres conditions, dira-t-on que cela est naturel?

Marcher, comme des mouches, les pieds au plafond, être transporté d'un lieu à l'autre comme une feuille d'automne que le vent soulève et déplace, dira-t-on que cela est naturel?

Tomber rudement et tout d ' une pièce comme une colonne, du plafond comme un lustre qui s'en détache, sans se causer aucune douleur et sans que la chute laisse aucune trace, dira-t-on que cela est naturel, surtout si ces accidents se compliquent de la faculté de seconde vue ou du don des langues ?

Sans doute il fut un temps où l'on accordait trop à Satan : on croyait voir partout son œuvre directe, dans les tempêtes, les épidémies, les maladies inconnues, les événements néfastes, les accidents imprévus. Maintenant on le bannit de partout; mais la vérité est entre les deux extrêmes, et c'est lui qui balance ainsi la raison humaine, comme le pendule de l'horloge, en deçà et au-delà du vrai, sans lui permettre de se reposer jamais.

Il fut cependant toujours aussi des hommes plus réfléchis et plus sincères qui, s'affranchissant de tout esprit de secte et de système, cherchèrent la vérité pour elle seule, et la signalèrent en passant, lorsqu'ils l'aperçurent sans pouvoir la saisir. Parmi les célébrités médicales des dix-septième et dix-huitième siècles, parmi les écrivains qui traitèrent de la pathologie mentale, plusieurs n'hésitèrent nullement à

admettre l'intervention directe de Satan, c'est-à-dire la possession démoniaque, dans certaines affections qui défient l'art et la science, qui échappent à toute analyse, et s'inclinèrent devant des faits irrécusables. C'est le savant Fernel, c'est Ambroise Paré, le père de la chirurgie moderne; le protestant Jean Wier, dont la réputation comme écrivain et comme médecin fut si grande en Allemagne ; Félix Plater, dont les doctes ouvrages devancèrent leur époque ; Sennert, Thomas Willis, et leurs noms sont encore salués avec tout le respect dû aux plus grandes autorités.

La possession du démon est quelquefois une épreuve imposée de Dieu à ses saints, quelquefois le châtement d'un grand crime, et alors on ne peut assigner ni ses moyens ni l'organe dans lequel elle a son siège principal. Quelquefois elle provient du fait même de l'homme, qui la veut pour lui-même, qui la cherche, qui se l'inocule ou qui l'inocule à son voisin; nous parlerons tout à l'heure de celle-ci.

Le plus souvent, depuis les temps évangéliques, c'est une maladie qui lui sert de véhicule, et qui la communique de proche en proche, soit épidémiquement ou par contagion, et son siège est le même que celui de la maladie. Dans un temps de contagion, elle surgit d'un empoisonnement, d'un ébranlement violent de l'imagination, comme du contact avec les possédés.

Ceci paraît incroyable ; c'est vrai cependant : nous le montrerons.

D'où il suit que Satan surajoute son action à un état maladif, et que la possession suit le cours et les périodes de la maladie. On pourrait prétendre que c'est la possession qui cause la maladie ; nous croyons que le plus ordinairement la maladie précède la possession, et que celle-ci n'est qu'une aggravation. Celui de tous les auteurs modernes qui a le plus sagement traité cette question, au point de vue médical, historique et religieux, Görres, dans sa *Mystique*

*diabolique*, n'hésite pas à affirmer que «la maladie satanique qui constitue la possession a sa racine dans les organes du corps humain, et qu'à ce titre, comme toutes les maladies corporelles, elle a aussi ses causes, ses prédispositions, son cours, ses périodes, ses symptômes intermittents ou continus, et son terme par la mort ou la guérison<sup>{2}</sup> ». Il en conclut qu'elle peut être traitée par le médecin concurremment avec les ministres de l'Église, et que leur double action, loin de s'exclure, se fortifie, puisqu'elle correspond à la double nature de l'homme et à la double nature de la maladie. Et c'est bien ainsi que l'Église l'entend en effet : loin d'exclure le médecin, elle l'appelle ; c'est lui qui, le plus souvent, par inscience ou incroyance, exclut l'Église, au grand préjudice de ses malades.

Mais il est un troisième élément de guérison dont il faut pareillement tenir grand compte : c'est la volonté ferme et bien arrêtée du malade d'être guéri, et sa résistance à l'œuvre de Satan. Quelquefois le pauvre malade se tord dans des convulsions épouvantables, qu'il n'est pas en son pouvoir de dominer, et dont il n'a pas toujours conscience; mais quelquefois aussi c'est une âme faible et sans énergie, quelquefois une âme orgueilleuse, qui est bien aise d'être possédée, qui attend Satan, qui l'appelle, qui va au-devant des crises ou des exorcismes, pour démontrer à tout le monde la réalité de la possession ; et pour peu que l'exorciste ait de son côté quelque orgueil du métier qu'il fait ou quelque pensée de démonstration, alors Satan, se trouvant dans un domicile disposé pour lui, s'y plaît, y reste et se moque de l'un et de l'autre. Comment fuirait-il devant des ennemis qui l'appellent et lui disent, l'un : viens donc montrer que je suis possédé ; l'autre : viens donc montrer le pouvoir que j'ai sur toi ! Nous verrons tout cela dans les possessions dont nous aurons à parler. Nous verrons aussi des âmes d'une autre trempe s'arrêter d'elles-mêmes dans la voie, dire à Satan : je ne veux plus de toi ; d'autres encore

se guérir par la distraction et en bannissant le souvenir de la maladie. Nous verrons des possédés chercher la possession, en se rendant spontanément dans les lieux et les réunions où elle se gagne, demeurer possédés lorsqu'ils s'entêtent de l'être, se guérir d'eux-mêmes lorsque la police a dispersé leurs réunions, et qu'ils sont obligés de vaquer à d'autres affaires. Nous verrons des possédés guéris par les seules prières de l'Église; mais il faut pour cela que les exorcistes soient humbles, qu'ils remplissent avec simplicité de cœur un ministère ecclésiastique, et non qu'ils donnent des spectacles, ou qu'ils fassent des démonstrations. Il faut qu'ils commandent à Satan, et non pas qu'ils conversent avec lui, dit l'inquisiteur Sprenger, et il a raison.

Il n'est pas même toujours sûr de faire le métier d'exorciste : si celui-ci a quelques fautes à se reprocher, Satan les divulgue par la bouche du possédé ; s'il a quelque ridicule, ou s'il parle mal la langue qu'il emploie, Satan le couvre de confusion; les exemples en sont nombreux, mais trop minimes pour être cités. Quelquefois l'exorciste se trouve cruellement maltraité par le démoniaque; le livre des Actes nous en offre un exemple, et ce n'est pas le seul connu. Quelquefois l'exorciste devient lui-même possédé ; l'histoire de Loudun nous en fournira de terribles traits.

La possession se communique aussi par contagion, avons-nous dit : soit involontairement, par le fait de celui qui la gagne en s'approchant imprudemment du possédé ; soit volontairement, par le fait du magicien ou du possédé, qui la communique à celui qu'il regarde avec intention, qu'il touche ou auquel il fait toucher un charme. Tout ceci paraîtra encore incroyable, impossible ! Malheureusement à rien ne sert de nier ; il faut se résigner, ce sont des faits. Satan communique sa nature et ses tortures par le contact et les charmes, comme le Seigneur communique sa substance et ses grâces par l'Eucharistie et les autres

sacrements. Les sacrements sataniques, si on pouvait ainsi parler, sont la contrepartie des sacrements divins.

Le charme est un objet touché à dessein ou consacré par le magicien et imprégné de la vertu satanique, auquel Satan est lié, volontairement ou involontairement, nous ne savons, soit pour un temps déterminé, soit pour toujours.

Le savant qui connaîtrait tous les procédés et moyens, et qui les emploierait sans être lui-même imprégné de la vertu satanique ne serait pas un magicien et n'obtiendrait aucun résultat.

L'imprégnation satanique se communique, à divers degrés et pour des résultats divers, par l'imposition des mains, le contact, l'insufflation, l'onction, comme les sacrements divins par celui qui a reçu le caractère de ministre de Dieu.

Il ne suffit donc pas plus de savoir pour être magicien, que pour être prêtre ou évêque ; et chacune des œuvres de la magie a ses charmes et ses formules spéciales.

Lorsque l'objet démoniaquement consacré n'est destiné qu'à produire des effets merveilleux par le pouvoir de Satan, il est dit simplement enchanté ; lors qu'il est destiné à produire la maladie, la frénésie, la possession du démon, il s'appelle charme ; lors qu'il est destiné à causer la mort, il s'appelle charge ; et il y a des charges de différentes espèces et de différents noms, qui se consacrent par des procédés différents, et qui causent la mort par des voies différentes.

L'effet des objets diaboliquement consacrés est infaillible, certain ; mais il y a trois moyens de s'en délivrer : les prières de l'Église, la destruction quand on les trouve, l'intervention d'un magicien plus puissant, c'est-à-dire plus imprégné, qui les lève, c'est le terme du métier. Mais alors, dans un cas comme dans les autres, l'effet retombe sur celui qui avait consacré l'objet.

Tout ceci est extravagant, incroyable ! Nous vous l'avions dit. N'en croyez rien. En attendant, nous le montrerons par des faits, à mesure que l'occasion s'en présentera.

Quelle est l'origine de cette imprégnation satanique ? Qui l'a reçue le premier et communiquée ensuite ? Peut-on encore la recevoir directement de Satan ? Nous ne savons. Peut-être ! Nous voyons couler le fleuve, mais nous ne connaissons pas les canaux souterrains qui aboutissent à la source.

Et qu'on ne croie pas que Satan, en communiquant ainsi sa vertu à celui qui s'est fait son serviteur ou à l'objet qui lui est consacré, rende jamais un service. Non : il se communique pour faire le mal et jamais le bien. Les plus impuissants de tous les charmes, ce sont les préservatifs. Le plus puissant de tous les magiciens ne saurait se préserver lui-même ou se guérir. Il ne saurait tirer pour lui ou pour ses amis le moindre bénéfice de sa puissance : se guérir, nous le répétons, gagner sa cause, se mettre en sûreté, découvrir un trésor, s'enrichir d'une obole, vivre un jour de plus, sauver une brebis de son troupeau. Puissant pour le mal, il ne saurait faire le bien.

Mais comment Dieu a-t-il donc livré le monde à de si redoutables ennemis ? Ils ne sont redoutables que dans une certaine mesure : ils ne feront jamais de grandes choses. Ils ne ruineront jamais une ville, une armée, une province, un empire. Il leur a livré le monde, qui est son ouvrage, comme aux fourbes, aux voleurs, aux assassins, dans une limite restreinte, et en plaçant le remède à côté du mal, puisque l'Église peut préserver et guérir.

## ***§ II—La Magie, son inanité***

La magie savante, celle qui vit de combinaisons, d'art et d'étude, n'est rien et ne produit rien. C'est déjà un grand bienfait accordé par le Créateur, de n'avoir pas permis que le pouvoir de nuire aux hommes à distance, sans danger pour soi-même, par des moyens cachés, pût se systématiser et prendre rang parmi les sciences, car alors l'univers aurait été à la discrétion d'un seul homme. C'est un grand bienfait que l'homme ne puisse pas se sauver ou se secourir lui-même par des moyens magiques, autrement, que seraient devenues les vertus que nous appelons émulation, diligence, prudence, sagesse ? La magie aurait tenu lieu de labeur et de prévoyance ; le genre humain se serait éteint dans la paresse.

Tous les savants qui ont étudié cette magie que les livres enseignent, avouent sans détour qu'elle n'est rien, moins que rien, et que c'est se décevoir d'en attendre quelque chose. Personne n'en parle avec plus de dédain que le célèbre Jamblique, et il devait s'y connaître : «Où oserait soutenir, dit-il, qu'il se trouve quelque vérité dans les arts de la magie ? C'est tout au plus si les magiciens peuvent tromper les yeux par de vaines apparences<sup>{3}</sup> .» Le fameux Campanella, qui se créa une si grande réputation au Moyen- âge, sinon par ses succès dans l'art de la magie, du moins par ses écrits, après avoir dévoilé les secrets du métier et spécifié les merveilles qu'ils sont destinés à produire, ajoute : «Si tout cela était vrai, personne ne serait en sûreté sur la terre. Heureusement, Dieu n'a pas rendu si facile ce qui pourrait être si terrible. D'un signe nous réduirions en poussière l'armée des Turcs<sup>{4}</sup>. » Corneille Agrippa, qui s'est fait dans le même genre une réputation plus étendue et plus durable que Campanella, n'a-t-il pas, dans plus d'un passage de son traité de *la Vanité des sciences*, proclamé hautement l'inanité de la magie, et regretté amèrement le temps qu'il a perdu à l'apprendre?

Si la magie possédait de soi quelque vertu, Néron, le tout-puissant empereur du monde, qui n'épargna ni les crimes ni les trésors de l'empire pour découvrir ses secrets et en tirer parti, n'aurait-il pas trouvé au moins une partie de ce qu'il cherchait? Loin de là, Pline avoue que ce prince fit la triste expérience de son impuissance. S'il faut, après avoir dépensé des millions, vendre, donner, offrir à Satan son âme et sa vie, le prier même de les accepter, persévérer longuement dans cette prière et se souiller de crimes multipliés et inimaginables pour la rendre plus efficace, personne ne dut être plus sûrement exaucé que ce maréchal de Retz dont nous raconterons l'épouvantable histoire ; or cependant, il en convint avec d'amers regrets sur le bûcher, il n'obtint jamais rien.

C'est que, heureusement, la magie n'est pas une science ni un art, et qu'il ne dépend point du premier venu de bouleverser à sa volonté l'ordre établi de Dieu.

Et, de plus, il est pour le moins douteux que Satan voulût, lors même qu'il le pourrait, se rendre ainsi l'esclave de toutes les passions des hommes, et s'obliger à répondre à tous leurs appels. Son œuvre à lui, comme il l'entend, comme il veut l'accomplir au profit de son orgueil et de sa haine envers Dieu et les hommes, en serait singulièrement troublée; de maître, il deviendrait serviteur, et ne travaillerait plus à son bénéfice exclusif. Un berger ignorant, qui possède le triste privilège de l'imprégnation satanique, a plus de part dans cette œuvre que le plus savant des académiciens ou le plus puissant des monarques, et encore ne peut-il pas grand-chose, en fait d'événements importants, et presque rien sur les faits généraux.

Ce serait une grande erreur de croire que Satan, cette nature angélique, qui n'a ni sens, ni matière, ni appétits physiques, pût être alléché ou contraint par quelque moyen physique, paroles ou actes, menaces ou conjurations,

sacrifices ou formules. Qui donc l'y aurait asservi ? Sa propre manière d'être ? Nullement. — Sa volonté ? Satan aurait bien de la bonté. — Le Créateur? Cela n'a jamais été dit. Au contraire, le Créateur, qui ne peut ni ne veut tenter personne par lui-même, a fait de Satan, non pas le serviteur ni le maître, mais le tentateur des méchants<sup>{5}</sup>.

C'est un fait admis, dès la haute antiquité, que les natures angéliques ne sauraient être contraintes par les actes de l'homme. L'illuminé Jamblique, l'adversaire du christianisme, le suppôt des mystères et du culte satanique, consacre une partie considérable de son livre à le démontrer, tant la philosophie, même païenne et militante, avait été éclairée à cet égard par une expérience de deux mille ans. «Les dieux et les démons, dit-il, les anges et les archanges, car le christianisme lui a appris à prononcer ces mots, ne sauraient livrer une prise quelconque au pouvoir de l'homme ; seulement, ils s'accommodent, lorsque cela leur convient, aux désirs de celui-ci, par convenance ou par bonté<sup>{6}</sup>. » On comprend de quels sentiments de bonté les dieux que le paganisme évoquait, pouvaient être animés à l'égard de l'homme.

Mais est-ce bien là la pensée, l'enseignement, la pratique de l'Église chrétienne, dont l'avis ne peut manquer d'être prépondérant en cette matière, puis qu'elle s'est toujours et si spécialement occupée de démonologie? Oui, c'est son sentiment, son enseignement, sa pratique.

La plus ancienne de ses décisions est celle du concile d'Ancyre, tenu vers l'an 344. «Que les évêques et les prêtres, dit la sainte assemblée, emploient tous les moyens pour faire comprendre au peuple, que ces méprisables femmes qui se vantent de chevaucher certaines nuits sur des bêtes extraordinaires, et d'être emportées de la sorte à travers l'espace à des danses et à des divertissements auxquels président Hérodiade ou Diane, la déesse des

païens, ne sont ainsi ravies qu'en esprit, et non en réalité ; que ce sont des extravagances d'une imagination en délire, et non des faits ; des illusions démoniaques, et non des œuvres divines. Un chrétien qui oserait professer ou croire que Satan, prenant la place du Dieu créateur, a le pouvoir de changer en bien ou en mal les formes d'une créature, de la faire passer d'une espèce à une autre ou d'une apparence à une autre, serait pire qu'un infidèle ou un païen<sup>{7}</sup>. »

Le III<sup>e</sup> concile de Tours, en 813, tout en proscrivant sévèrement les pratiques de la magie, recommande pareillement aux pasteurs des âmes d'avertir les fidèles que les enchantements, les ligatures et les autres secrets de la magie ne peuvent produire d'eux-mêmes aucun effet sur la santé des hommes ou des animaux<sup>{8}</sup>. Cinq siècles plus tard, saint Bernard devait faire condamner Abeilard au concile de Rome, pour avoir soutenu que les charmes et les ligatures contraignent le démon à opérer ce qui lui est demandé. C'était la dix-huitième erreur reprochée à l'auteur du *Oui et non*<sup>{9}</sup>.

Tous les conciles tenus aux quinzième et seizième siècles prirent un soin particulier de combattre les pratiques de la magie, trop répandues alors, de montrer aux fidèles le crime de cette sorte de culte rendu à Satan, l'inanité des moyens employés pour le tenter lui-même ou le contraindre, et la nullité nécessaire des résultats.

Combien de fois l'astrologie et les amulettes astrologiques n'ont-elles pas été stigmatisées comme un art trompeur et vain ? Rien n'y a manqué, ni décrets des conciles, ni bulles des souverains pontifes<sup>{10}</sup>.

Rien n'est plus énergique, plus doctrinal et plus précis que les bulles des souverains pontifes Sixte V et Urbain VI, aux dates de 1586 et 1634, contre l'astrologie, ou plutôt contre tous les arts magiques.

Dans la bulle *Cœli et terræ*, du 9 janvier 1586, le premier déclare que la divination est un art illusoire en tout et toujours; que le démon, ne connaissant pas l'avenir, ne saurait le révéler ; que les promesses des magiciens sont mensongères, et la confiance de leurs disciples une sottise et une crédulité. Il emploie les termes les plus énergiques pour repousser comme fallacieux les secrets de l'art en général et de chacune de ses branches en particulier. Aucune ne trouve grâce devant lui, ni l'astrologie, ni la chiromancie, ni la nécromancie, ni l'hydromancie, ni le sortilège, ni tels autres modes d'interroger le démon, dont il donne un long détail. Craignant de ne pas avoir exprimé sa pensée d'une manière assez claire, il se résume et revient sur ses pas, pour déclarer de nouveau que le secret de l'avenir appartient à Dieu seul, et que c'est une impudence et une impiété de prétendre le partager avec lui.

Tels sont donc les principes définis par l'Église, non seulement en ces circonstances, mais en beaucoup d'autres. Tels sont aussi les enseignements traditionnels transmis par les Pères et les Docteurs ; nous nous contenterons de recueillir çà et là quelques témoignages.

Tertullien a déclaré jusqu'à deux fois qu'à ses yeux la magie n'était qu'une pure tromperie<sup>{11}</sup>. Saint Chrysostome émettait la même doctrine du haut de la chaire<sup>{12}</sup>, de même Tatien, dans son Discours contre les Grecs. Saint Augustin et saint Thomas se prononcent d'une manière positive contre la réalité de la transformation des hommes en bêtes ; mais ils admettent la possibilité d'une illusion produite par Satan, et saint Augustin ne se refuse pas à croire que le prince des ténèbres peut transporter les hommes à travers l'espace; c'est en effet l'enseignement de l'histoire et de l'Église, nonobstant les négations du commentateur Louis Vivès et du théologien Navarre.

Sur la question des enchantements, des amulettes et des philtres, l'accord des théologiens et des Pères est à peu près unanime : tous proclament l'inanité de ces moyens. Saint Épiphane déclare que les enchantements et les breuvages n'ont pas la puissance de changer les cœurs. Saint Thomas, Ciruelo, Suarez partagent le même avis; seulement ils ajoutent qu'inoffensifs de leur nature, ils peuvent devenir offensifs accidentellement, le démon s'en faisant quelquefois un moyen d'exercer sa méchanceté<sup>{13}</sup>. Réserve aussi juste que vraie; nous dirons dans quelles conditions cela arrive.

«Si le pain, qui a la propriété de nourrir l'homme, ne lui sert de rien tant qu'il le porte suspendu à son cou, dit Origène, de quoi voulez-vous que puissent servir des objets qui n'ont aucune propriété, si on les porte suspendus de la même façon ? Jetez donc au feu vos préservatifs, pour voir s'ils auront la puissance de se préserver eux-mêmes».

L'astrologie et les amulettes astrologiques ont toujours été jugées du même point de vue, malgré les hésitations de saint Bonaventure, de Cajetan, de Pierre d'Ailly et de saint Thomas d'Aquin; il serait superflu d'entrer dans des détails à ce sujet.

Saint Augustin n'ose décider si les magiciens ont le pouvoir d'évoquer les âmes par la force de leurs enchantements; mais Tertullien, plus hardi, soutient que nul art magique ne peut arracher les âmes des saints du lieu de leur gloire et de leur repos<sup>{14}</sup>.

«S'il était donné aux âmes des défunts, dit saint Athanase, de se rendre visibles pour les vivants, Satan en profiterait pour feindre des apparitions et tromper les hommes. » Malheureusement c'est ce qui arrive, et la supposition du grand docteur se tourne en réalité. «Les apparitions sont des illusions, dit le théologien Soto, puisque les âmes ne peuvent ni se former un autre corps, ni agir sur

nos sens, n'en ayant pas elles-mêmes.» Saint Thomas raisonne de la même manière : «Les âmes ne peuvent, dit-il, rendre le mouvement au corps qu'elles ont quitté, et Satan ne peut lui rendre la vie. D'ailleurs les âmes des saints ne sont pas soumises à son pouvoir, et les âmes des méchants ne sont pas libres de sortir de leur prison<sup>{15}</sup>. » Parmi ceux qui ont admis la réalité des apparitions, la plupart les ont considérées comme de véritables miracles ; mais, envisagée de la sorte, la question change de nature.

L'impuissance avérée de Satan à produire des prodiges réels, principalement des prodiges qui vertissent à l'utilité de l'homme, ou du moins son refus si fréquent de répondre à ceux qui l'invoquent, était justement la cause qui forçait les magiciens de l'antiquité à commettre ces fraudes et ces supercheries qu'on leur a tant reprochées, la cause qui les mettait même quelquefois dans la nécessité d'avouer leur impuissance. «Racontez-moi le songe que j'ai eu, et donnez-en l'explication, disait Nabuchodonosor le Grand aux magiciens d'Assyrie pensionnés par l'État. — Prince, répondaient-ils, racontez vous-même votre songe, et nous l'expliquerons. — Je vous ai prévenus que je ne m'en souvenais pas, et je vois que vous cherchez à gagner du temps pour vous concerter, et me tromper ensuite par une réponse illusoire. Il n'en sera point ainsi ; dites le songe et donnez l'explication : à la vérité du récit, je reconnaîtrai la vérité de l'interprétation. — Prince, jamais un roi, pour grand qu'il soit, n'a demandé de pareilles choses à des magiciens ; il n'y a que les dieux qui puissent les savoir, et les dieux n'ont point de commerce avec les hommes. De grâce, dites le songe, sans quoi nous ne pouvons rien. — Alors vous mourrez<sup>{16}</sup>.» La sentence s'exécutait, lorsque l'homme de Dieu se présenta, et résolut la question proposée.

Nous n'entreprendrons pas de déterminer le pouvoir intrinsèque des natures angéliques, ni la mesure de celui qui est demeuré à Satan après sa chute ; beaucoup de

graves auteurs ont traité cette question, nous préférons renvoyer à leurs ouvrages ; mais, quel que soit le pouvoir de Satan, il est nécessairement subordonné, et ne s'exerce que dans des limites, dans un ordre de faits et en des circonstances concédées de Dieu<sup>{17}</sup>.

Les démonographes exagèrent beaucoup trop l'étendue de la concession; les rationalistes l'annulent. Cependant il est un fait d'histoire, ou plutôt d'observation générale, qui n'échappe point aux yeux des gens instruits, pas plus qu'à ceux des théologiens: c'est que le pouvoir de Satan dans ses communications directes avec les hommes au sein des nations chrétiennes, est infiniment plus restreint que parmi les peuples infidèles. Là règnent et ont toujours régné les possessions et les œuvres de la magie démoniaque. Et tous les théologiens proclament que la vertu satanique a été liée dans de très étroites limites par la rédemption du genre humain, à l'égard de ceux qui en portent le caractère.

Les petits maîtres au fait de la philosophie traitent beaucoup trop légèrement ces questions : tout ce qui dépasse leur horizon est pour eux préjugé et ignorance; mais ils ne font pas attention que le peu de lumière qu'ils possèdent, leur vient du christianisme, auquel ils en savent cependant si peu de gré, et que les préjugés les plus funestes sont ceux d'un demi-savoir prétentieux, qui juge de tout suivant un ordre d'idées acceptées sans examen.

Trois aphorismes peuvent être posés sans crainte de démenti : 1 ° Satan étant un être mauvais et ennemi, il ne se rendra jamais serviable. Il est donc inutile de lui demander des bienfaits; s'il paraît accorder quelque chose, ce sera pour mieux séduire et tromper. 2 ° Vu sa nature immatérielle, aucun acte de l'homme ne saurait avoir prise sur lui ou le contraindre: c'est donc grande pitié de croire à la vertu des paroles mirifiques et à l'efficacité intrinsèque des formules de la magie. 3 ° Ce qui est nul et inefficace de

soi, peut devenir accidentellement efficace par la volonté ou la permission du Tout-Puissant, auquel l'homme ne saurait assigner des règles ou des limites. Or le Tout-Puissant a prévu, permis, voulu la tentation de l'homme par le diable : la magie est un moyen de tentation; il ne faut donc pas conclure de son impuissance native à une inefficacité absolue.

Tous les maîtres de la science divine, en reconnaissant le pouvoir laissé accidentellement et avec subordination à Satan, et par une conséquence directe, le pouvoir accidentel et irrégulier des invocations et des moyens magiques, proclament l'impuissance fondamentale et intrinsèque de ces moyens. La plupart, en examinant de plus près les œuvres spéciales que la crédulité populaire attribue à Satan et à ses agents, déclarent cette crédulité mal fondée, et ces mêmes œuvres en dehors des limites de sa puissance.

En raisonnant ainsi, les théologiens et les docteurs de l'Eglise ne nient point Satan, ni sa malice, ni son pouvoir, ni ses manifestations accidentelles, et n'excusent point les tentatives de ceux qui cherchent à se mettre en rapport avec lui. D'où il résulte, en dernier lieu, que l'usage des exorcismes est amplement justifié, et que la peine d'excommunication portée contre les magiciens est juste et légitime.

Rien de plus déplorable en effet, au sein du christianisme, que ces déplorables pratiques, puisque c'est l'antichristianisme; rien de plus abrutissant au sein de la civilisation chrétienne, et rien de plus funeste pour la morale, car la sorcellerie est toujours accompagnée de certaines autres pratiques et d'un certain genre d'abominations que nous aurons plus d'une fois l'occasion de signaler.

«L'esprit prophétique est naturel à l'homme, dit le comte de Maistre, et ne cessera de s'agiter dans le monde<sup>{18}</sup>»

C'est la curiosité qu'il aurait dû dire, car pour l'esprit prophétique, les plus savants maîtres dans les arts divinatoires affirment, au contraire, que tous les moyens naturels sont vains et par eux-mêmes improductifs : la Divinité sera seule l'agent de la divination, si elle daigne se communiquer; l'homme n'y peut absolument rien, et tout ce qu'il tire de son propre fonds n'est qu'illusion ou conjecture incertaine.

C'est ce que Jamblique a longuement et nettement établi ; il consacre à ce seul sujet les trente et un chapitres de la troisième section de son livre.

«La divination n'est pas une œuvre humaine; la nature ni l'art ne sauraient y conduire. L'extase, en tant qu'affection du corps ou de l'âme, la musique, l'eau ni le feu, les potions, le sommeil, l'extispicine<sup>{19}</sup>, les augures, l'astrologie, les sorts, les songes, l'enthousiasme, les enchantements de la magie, la mélancolie, l'ivresse, la fureur, tout cela ne saurait de soi-même faire deviner. Les dieux seuls donnent à l'homme l'esprit de prophétie, soit qu'ils l'èlèvent jusqu'à eux, soit qu'ils descendent dans son âme à ces occasions, en d'autres termes, soit qu'ils la ravissent ou qu'ils la possèdent. Mais il faut prendre garde, parce qu'il y a de mauvais démons, des antidieux, qui se présentent parfois en place des dieux véritables. » Telle est la thèse qu'il soutient.

Nous sommes de son avis. Le signe de cette possession, inhalation divine, absorption, ravissement, car il emploie tous ces termes, c'est l'extase. Il y a, ajoute-t-il, l'extase divine et l'extase démoniaque.

Nous le savons ; mais ce qu'il se gardait de reconnaître, c'est que l'extase divine n'appartient qu'aux ministres et aux amis du vrai Dieu, et non pas aux ministres et aux sectateurs des dieux du paganisme. Si quelques-uns, comme Balaam ou la pythonisse d'Endor, ont été subjugués

par l'esprit divin, ce sont des exceptions sur lesquelles il ne faut pas compter ; partout ailleurs, c'est l'esprit satanique.